

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE PRESIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se publient au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mercredi, 19 août 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Plaidoirie de Me Chenu

(Suite.)

LES LETTRES INTIMES.

Et alors, messieurs les jurés, n'ayant jusqu'ici trouvé à l'assassinat ni excuse, ni atténuation, nous avons à vous demander si nous allons en rencontrer dans les mobiles. Ici, le système de la défense qui a été laborieusement échafaudé en quatre mois d'instruction: Calmette allait publier les lettres d'amour, écrites par M. Caillaux en 1909 à sa maîtresse; si fallait l'en empêcher; c'est pour cela que Mme Caillaux a tué.

Quatre mois d'instruction, vous ai-je dit, et puis l'audience est venue. Me trompé-je? Dans le compte rendu résumé que je vous en propose, il me semble que, par petits craquements discrets d'abord, le système a montré sa faiblesse; puis les audiences se sont poursuivies, une grande lézarde s'est faite et enfin un certain jour, sous la poussée énergique de Me Labori lui-même, lisant deux des trois lettres intimes, tout le système s'est effondré.

En effet, messieurs, qu'est-ce qu'il fallait pour expliquer ainsi le crime? Réfléchissez-y bien, il fallait trois conditions:

Première condition: il fallait que Gaston Calmette fût capable de publier ces lettres. Sur ce point vous êtes édifiés, tout le monde est d'accord, il en était absolument incapable, on le reconnaît même du côté des partisans les plus résolus de la défense. Vous souvenez-vous de la déposition de M. Vervoort, affirmant qu'en effet M. Calmette était incapable de publier des lettres privées.

Seulement, j'entends une objection et je suis sûr que ce sera celle de Me Labori. Oui, M. Calmette était incapable, en effet, de faire cette publication, mais Mme Caillaux, de bonne foi, a cru qu'il en était capable. C'est vrai, l'objection a sa valeur, elle tient. Je l'accepte provisoirement et je viens à une seconde condition qui était indispensable. Il fallait, première condition, que M. Calmette fût capable de publier les lettres, il fallait, seconde condition, que M. Calmette eût les lettres. Je ne vais pas à cet égard reprendre la discussion.

Il y a eu de ce côté, surtout à l'instruction, un gros effort de démonstration. Vous savez que la preuve tentée à lamentablement échoué. A l'instruction comme à l'audience, on a fait appeler un certain docteur Sauvigneau... je me trompe, il n'a pas été appelé à l'audience, il y a peut-être une raison à cela, il a fait une déposition très intéressante à l'instruction; seulement elle voisinait avec une petite lettre du président du Tribunal, faisant savoir que le docteur Sauvigneau, qui avait été inscrit comme médecin oculiste sur la liste des médecins experts du Tribunal, en avait été radié. On l'a alors prié de rester chez lui; c'était prudent. En revanche, on en a entendu d'autres: M. Vidal, M. Dubarry, M. Le Courret, âgé de vingt-deux ans. Tous, abrités derrière l'honneur professionnel, ont refusé de faire connaître la source de leurs informations; par conséquent, la source de leur témoignage ne valait rien.

La preuve que M. Calmette n'avait pas les lettres nous a été apportée complète ici. On a constitué, en effet, l'inventaire des papiers que portait M. Calmette à l'heure de l'assassinat. Tous ces papiers ont été placés sous scellés, à l'exception de quatre dont le compte a été fait et dont le compte est facile à faire. Quatre papiers manquent, ne se trouvent pas sous les scellés, quels sont-ils? Premier papier: la copie prise par M. Calmette de la lettre "Ton Jo", copie brûlée par M. Prestat, puisqu'il était bien inutile de la conserver, alors que le "Figaro" du 13 mars avait publié la lettre en fac-similé; copie du document Fabre, manquant, parce que ce document a été brûlé par M. Prestat. Pourquoi? Parce qu'il était inutile de conserver cette copie prise par Gaston Calmette, alors que le 17 mars, le lendemain du crime, le document avait été lu par le ministre lui-même à la Chambre des députés.

LES DOCUMENTS VERTS.

Troisième et quatrième papiers manquant aux scellés, les deux documents verts qui n'y sont pas pour la raison que vous savez; les deux documents verts à l'occasion desquels nous avons appris, avec autant de soulagement que de surprise, que c'étaient des copies de pièces fausses ou inexistantes.

Ce qui est bien rassurant pour nous tous, messieurs, ce qui nous montre avec quelle vigilance excessive le gouvernement hier veillait sur nous, puisqu'il s'était donné la peine de faire faire auprès de Gaston Calmette au nom de M. Doumergue, président du Conseil, et de M. Caillaux, ministre des finances, une démarche spéciale pour obtenir de lui que ces documents verts, pièces fausses et inexistantes, ne fussent pas publiés, les mêmes documents

verts ayant été remis par le docteur Albert Calmette — c'est pour cela qu'ils ne sont point au dossier — à M. le Président de la République, qui s'inspirait pour sa propre conduite de la même vigilance que le gouvernement responsable, a bien voulu prendre ces fantômes de documents faux et inexistantes, a bien voulu les prendre de sa main présidentielle pour, de la même main, les remettre à M. le président du Conseil des ministres, à M. Doumergue.

Rassurons nous, messieurs, M. le procureur général nous l'a dit; jamais je ne discute une affirmation officielle: "Ce sont des faux." Ce sont des faux. Donc, en aucun cas je n'en aurais parlé, ayant pris à cet égard des engagements dont je n'ai de compte à rendre à personne et que ce ne serait pas, messieurs les jurés, soyez-en sûrs, l'heure de méconnaître.

Mais, messieurs les jurés, pour arriver à éradiquer cette divulgation des lettres privées, il fallait une troisième condition indispensable. Je reprends les deux premières: il fallait que Gaston Calmette les eût. Il fallait que Gaston Calmette fût capable de les publier. Mais il fallait de plus — troisième condition — qu'il eût intérêt à publier ces lettres, c'est-à-dire qu'il fallait qu'il y eût dans ces lettres quelque chose de nature à intéresser le lecteur, à compromettre l'homme politique, et à servir à celui que M. Caillaux appelait "le journaliste en bataille, le journaliste sans scrupule, acharné à la bataille et décidé à violer les secrets de la vie privée pour livrer à la publicité les passages concernant l'homme public."

C'était bien la condition indispensable de la première heure pour l'édification du système de défense. M. et Mme Caillaux, l'ont parfaitement compris l'un et l'autre. Ils ont éprouvé le besoin indispensable à l'instruction d'indiquer quels étaient, d'après leur souvenir qu'ils avaient contrôlé, ces passages dont le journaliste en bataille aurait pu tirer un profit quelconque? Alors, ils ont fait venir des témoins pour s'en expliquer. On a entendu les deux premiers que je vous disais tout à l'heure, M. Vidal et M. Sauvigneau, qui se sont placés à un certain point de vue. M. Vidal disait: "Oui, il y avait dans ces lettres des détails singulièrement épiques". M. Sauvigneau disait: "Mais oui, ah! ces lettres, mais la lettre "Ton Jo" n'était rien auprès d'elles!"

Alors, dans cet ordre d'idées, vous comprenez quelle aubaine pour le journaliste en bataille: il aurait pris dans ces lettres d'aujourd'hui les termes "singulièrement épiques". Il aurait publié cela. Il aurait ridiculisé celui qui les avait écrits. Cet homme aurait commis une infamie! Il serait tombé, écrasé sous la réprobation universelle, c'est entendu; mais tout de même le mal aurait été fait et c'est cela que craignait Mme Caillaux.

Et puis, on est passé à un autre ordre d'idées. On a donné d'autres détails, on a indiqué les passages qui se trouvaient dans ces lettres et dont il aurait pu être tiré profit. MM. Dubarry, Le Courret et Livet sont venus à la charge et ils ont dit: "Mais oui, il y avait dans ces lettres, que nous connaissons par ailleurs sans pouvoir indiquer la source de nos informations il y avait des considérations de politique générale, des considérations de politique locale; et puis, et

puis, il y avait un passage qui concernait la progression de la fortune de M. Caillaux, les opérations financières avantageuses auxquelles il s'était livré". Et voyez le parti que pouvait tirer le journaliste en bataille, montrant le ministre s'enrichissant au cours et par l'effet de ses fonctions et faisant des opérations financières avantageuses.

On consulte M. Caillaux. On consulte Mme Caillaux. Ils cherchent. Ils contrôlent, ils comparent leurs souvenirs, et ces souvenirs concordent. "Mais oui, mais oui, dit M. Caillaux, je me rappelle. Je me rappelle d'autant mieux qu'il y a un détail bien caractéristique. Je n'ai écrit qu'une fois à Mme Rainouard sur du papier à lettre à en-tête de la préfecture de la Sarthe. Généralement, mes lettres d'amour à Mme Rainouard étaient écrites sur du papier à en-tête de la Chambre des députés.

(A Suivre.)

La Dame aux Mimosas

«Ce jour-là, quand le docteur Bourdault sortit de la chambre du malade, Joseph, un serviteur de confiance, se hâta de l'interroger: — Eh bien, docteur, le malade guérira-t-il? — Je n'ose encore le répondre. Les forces physiques s'en vont, mais il y a une extraordinaire résistance morale et cela me donne quelque espoir... Ah! c'est que ton glorieux maître a été rudement trempé par la vie! Quel caractère! Quelle noble existence, toute à son art! Pierre Jauffret laissera un des grands noms de la peinture française et le souvenir d'une âme exquise.

— Je vous en supplie, docteur, vous qui en avez tant fait retenir de l'autre monde, tirez M. Jauffret de là! — En disant cela, le vieux valet de chambre avait peine à retenir ses larmes, ce qui ajoutait à la propre émotion du docteur. Lui et l'illustre peintre se connaissaient depuis un demi-siècle. Voisins de mansarde, ils avaient connu ensemble la vie de bohème, se partageant le dernier écu, se confiant leurs ambitions, leurs rêves de gloire, leurs petits bonheurs, comme aussi les malaisantes caresses du Destin. Enfin, ils finirent par percer, par arriver, après vingt ans de travaux et de lutte: l'un, médecin accablé d'honneurs, bien marié; l'autre, farouche célibataire, mais l'un des plus grands peintres de son temps, acclamé du monde entier, maintenant doyen de l'Académie des beaux-arts, et tous deux riches.

— Je reviendrai ce soir, dit enfin le médecin. Les énigmatiques paroles du docteur Bourdault augmentèrent la douleur de Joseph. Il alla se remettre en faction devant la porte de la chambre, pour accueillir au premier mot d'une sœur de charité assise au chevet du moribond.

Sur un geste du malade, sœur Saint-Laurent sortit de la chambre, où Joseph la remplaça. — Ecoute-moi bien, dit Jauffret après que son domestique l'eut débarrassé de l'album. Cherche-moi dans le "Bottain mondain" l'adresse de Mme la comtesse de Beauchesne et dès que tu l'auras trouvée viens recevoir mes dernières instructions.

Un extraordinaire, irrésistible et tardif désir lui était venu: il ne voulait pas mourir sans donner un baiser, — le premier et le dernier, — à Celle qui fut aimée, la remerciée encore d'avoir auréolé son nom de gloire. Le valet de chambre reparut et

HYDRO-THÈR-MASS

Procédé scientifique de bains locaux. Meilleur qu'un bain complet au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 11 h. à midi. Messieurs de 1 heure à 2 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chloropédie, massage. Doroïris \$1.00; \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation. 720 rue Gravier. M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 mai-1 an

L'ardent coloriste de la Ba-taille de Platées, l'admirable portraitiste des grandes Parisiennes, conservait toute sa lucidité, la plénitude de son intelligence. L'horrible vérité lui apparut sous les consolations et les protestations de son vieux camarade. Il se jugea perdu, dicta son testament, le signa, le confia au dévoué Joseph. Vers deux heures, il demanda à revoir certain album, les archives et le reflet de sa gloire... C'était un in-folio magnifique, le présent d'un admirateur, qui contenait la parfaite reproduction photographique de toutes les toiles du maître, depuis le premier envoi de Rome jusqu'à la dernière œuvre exposée, en passant par cette splendide "Dame aux Mimosas", la perle, la médaille d'honneur du Salon de 1877, l'enseigne de la rue qui ouvrit à deux battants à son auteur les temples de la Gloire et de la Fortune — trois cents pages d'album et presque autant de merveilles!

En parcourant de l'œil cette longue suite d'ouvrages, le maître revenait toujours, non sans une délicate mélancolie, à sa toile de prédilection, à l'idéale création qu'attendait le Louvre: la "Dame aux Mimosas". C'était le portrait, en robe de bal, les fleurettes d'or au corsage, de la jeune comtesse de Beauchesne, l'une des plus jolies et charmantes femmes de Paris. Pendant quelques années, Pierre Jauffret visita ou reçut en son atelier son rayonnant modèle. Puis, on se vit plus rarement: la comtesse et son mari voyagerent, le peintre s'absenta, séjourna en Italie, en Orient... Qu'était-elle devenue, depuis l'éclousion du chef-d'œuvre, depuis trente-quatre ans, cette exquise créature, la seule femme qui lui eût inspiré vraiment de l'amour? En transportant sa beauté sur la toile, en lui donnant l'idéale consécration de l'art, Pierre Jauffret, cœur tout neuf, sentit brûler en lui la divine étincelle. Vivait-elle encore, l'idole inconsciente de son culte? Jamais Pierre n'osa parler à la comtesse de cet amour tyrannique, mais vaincu d'avancer. Le peintre avait alors quarante ans et Yolande de Beauchesne, dans toute la splendeur de ses vingt-deux ans, riche, adulée, fêtée partout, appartenait de plus à un mari d'une jalousie féroce...

Sur un geste du malade, sœur Saint-Laurent sortit de la chambre, où Joseph la remplaça. — Ecoute-moi bien, dit Jauffret après que son domestique l'eut débarrassé de l'album. Cherche-moi dans le "Bottain mondain" l'adresse de Mme la comtesse de Beauchesne et dès que tu l'auras trouvée viens recevoir mes dernières instructions.

Un extraordinaire, irrésistible et tardif désir lui était venu: il ne voulait pas mourir sans donner un baiser, — le premier et le dernier, — à Celle qui fut aimée, la remerciée encore d'avoir auréolé son nom de gloire. Le valet de chambre reparut et

dit, du ton dont il aurait parlé à Dieu: — Cher et illustre maître, madame la comtesse demeure 14, rue de Chanaleilles.

— Merci, mon vieux compagnon. Rends-toi tout de suite chez elle et dis-lui que j'ai hâte, grande hâte de la voir. Tu peux ajouter qu'étant en danger de mort, je compte absolument sur sa prompte visite. Val Joseph congédié, le cœur du moribond eut comme un élan de jeunesse et d'amour: — Yolande vit encore, et peut-être aurai-je le bonheur de la revoir!

Deux heures après cette exclamation, une automobile s'arrêtait rue de la Tour-des-Dames, devant le petit hôtel où s'éteignait lentement Pierre Jauffret. Une grande femme aux traits fins et réguliers, aux cheveux d'argent, aux allures supérieurement distinguées, vêtue de velours noir, descendit de voiture. Elle sonna, entra et, sans se nommer ni demander aucune indication aux domestiques, alla droit à la chambre du maître. Dès que Joseph eût prononcé le nom de cette aristocratique visiteuse, un éclair de joie brilla dans les yeux du vieil idéaliste. Il avait devant lui la "Dame aux Mimosas". — Qu'on nous laisse seuls, dit le maître.

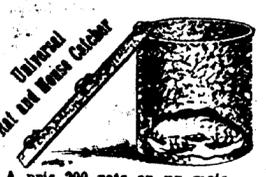
La garde et le valet de chambre sortirent. La comtesse de Beauchesne serra la main de Pierre Jauffret, s'assit à son chevet, et tout de suite d'amicales confidences s'échangèrent, — doux retour vers le passé qui les rapprocha un instant tous deux. — Je vous aimais, je vous idolâtrais et je n'osais point vous le dire... Vous avez été, à votre insu, mon inspiratrice, ma Muse, et c'est pourquoi j'ai voulu vous revoir avant de m'en aller... Permettez-moi, chère comtesse, — c'est un vieillard, un agonisant qui vous parle, — de vous donner un baiser... Ce baiser, vous me le rendrez quand je serai mort et que vos belles mains passeront à mon cou ma croix de commandeur. Ce sera bienôt.

— Mais vous ne mourrez point, maître! Vous vous sauverez! S'il le faut même, je m'installerais à votre chevet, et je vous soignerais, comme j'ai soigné mon père... et mon mari, ajouta Mme de Beauchesne après un peu d'hésitation.

— Merci... j'accepte! Vous êtes un ange... Un baiser, voulez-vous, comtesse... mon unique amie? Elle se leva, s'approcha de lui, présenta sa joue en disant simplement: — Faites. Ce baiser eut un résultat prodigieux. Un bonheur longtemps rêvé, s'il ne nous tue point sur le coup, nous transfigure. Le vieillard en fut tout illuminé.

— Ma plus chère ambition s'est réalisée; maintenant je puis partir, murmura presque voluptueusement Pierre Jauffret. Oh! quel modèle vous avez été pour moi et comme vous étiez belle! Quand l'artiste se trouva devant une forme aussi parfaite, la plus

Planchers Sanitaires à l'épreuve des rats et de l'humidité Posés d'après les ordonnances de la ville. DEMANDEZ NOS PRIX. Téléphone Main 1001. The App Roofing Co. 328 avenue Howard.



A pris 200 rats en un mois.

Débarassez un édifice de rats et souris en peu de temps, et ceci gratuitement, car il est toujours prêt à l'usage. Fait en fer galvanisé, il ne peut se détraquer, et dure des années. On peut prendre un grand nombre tous les jours. Allez au piège le matin, ouvrez l'appareil intérieur, en quelques secondes sortent les rats et souris morts, replacez l'appareil, et le piège est prêt de nouveau à servir. L'appareil employé est du fromage en petits morceaux; le poison est ainsi éliminé. Le piège a 18 pouces de haut sur 10 de diamètre. Quand les rats passent l'appareil, ils meurent sans qu'aucune marque reste sur eux. Le piège est toujours propre. Un de ces pièges posés dans une écurie à Scranton, Penn., a attrapé plus de 200 rats dans un mois. Prix: 1.00 dollar. États-Unis au prix de 3.00 dollars. Piège de 8 pouces de haut, pour souris seulement, France 1.00 dollar. Comme le port est payé d'avance, on demande que l'argent accompagne la commande. H. S. WATKINS, Inventeur-Manufacturier, Scranton, Penn. 22911-1m

difficile de sa tâche est accompli... Je vous ai remercié par un beau tableau... A mon âge et dans mon état, un peu d'orgueil n'est plus ridicule.

Le vieillard se fatiguait, la comtesse s'en aperçut. — Les malades ont besoin de repos et il faut que je rentre dit-elle, mais demain, je serai ici; vous aurez une garde de plus. — Bien vrai, comtesse? demanda Pierre.

— Je vous le jure, mon ami. Mme de Beauchesne s'installa chez son malade, sans nul souci des commérages du monde. Le troisième jour, le docteur la prit à part et lui dit: — Vous l'avez sauvé, madame.

— Vous l'avez sauvé, madame, jour à Nice, un autre en Italie, mon art. Il a vingt ans de vie devant lui!

Le convalescent a fait un séjour à Nice, un autre en Italie, toujours accompagné de la "Dame aux Mimosas", maintenant la divine amie en cheveux blancs. Et voici que les journaux annoncent, depuis huit jours, leur mariage.

TANCREDE MARTEL.

Les manifestants contre la guerre

Sur les cinq cents manifestants arrêtés lundi soir sur les grands boulevards et rue de Belleville, trente-cinq ont comparu cet après-midi, à l'audience des flagrants délits de la onzième Chambre correctionnelle, présidée par M. Pacton.

Le tribunal a jugé vingt-et-un individus inculpés d'outrages pour avoir crié "assassins!" Ils ont été condamnés à vingt-quatre heures de prison avec ou sans sursis et à 25 francs d'amende.

Huit manifestants inculpés de violences et de port d'armes prohibées se sont entendus infliger de quinze jours à un mois de prison et 50 francs d'amende.

MAUBERRETT & BROS. OPTICAL AND JEWELRY CO. 313 rue St-Charles. Le département de l'Optique est entré les mains de M. S. BROS. qui est un opticien diplômé, et qui lui permet d'examiner et de mesurer les yeux de première qualité. Nos verres sont préparés à la main. Nous vendons que des verres de première qualité et nos prix commencent à \$1.50 la paire. Nous représentons également les célèbres lunettes de la renommée des États-Unis. Tout ce que nous vous demandons c'est de nous donner un ordre de BROS. & BROS. Optical and Jewelry Co. 313 rue St-Charles, au face l'église des Joutins. 17 BEE 28

Fouillon de l'Abelle de la NHO-Orléans

No. 5 Commencé le 18 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

Il s'approcha de la glace, corrigea un pli de son bel uniforme bleu, se peigna, se lava; mais il restait encore vingt-cinq minutes jusqu'au dîner. Il ne voulait pas s'en aller, mais la chambre lui paraissait particulièrement odieuse. Une petite table à écrire, avec un encrier de bronze; une armoire en noyer sculpté, avec des livres décolorés; un lit, avec une couverture qui lui faisait mal à voir; un mobilier vert sombre... Il y avait longtemps que tout cela l'importunait, et il le sentait beaucoup plus dans les moments où il n'avait rien à faire.

Un frôlement s'entendit. Est-ce Varia qui va chez elle? lui passa-t-elle par la tête. Il courut vers la porte, l'ouvrit, sur le seuil se tenait son père. Que voulait-il encore? — Eh bien, quoi? demanda Paul Petrovitch, avec un sourire mais, — tu as dit à ta mère? — Ah! non! J'ai oublié, s'aperçut Serge.

Le vieillard s'empoigna la tête avec désespoir: — Comment faire! Comment faire! prononça-t-il. Il me faudrait tellement... c'est-à-dire cela va être si triste! — Il était sur le point de pleurer.

— Je le dirai au dîner, le tranquilla Serge. — Ah! au dîner... devant moi... Tu sais, ce n'est pas commode... Elle est tellement bizarre... et devant les gens, cela ne vaut rien... Cependant, si cela ne se peut autrement... Serge ne prêtait aucune attention aux explications de son père. La voix de Varia venait jusqu'à lui de la salle. Il avait bien entendu ses paroles. "C'est prêt, ma tante, maintenant je vais chez moi!" — Elle va passer tout de suite à côté de ma porte, calcula-t-il, il faut éloigner mon père. — Bon! bon! dit-il. Je lui parlerai au dîner... Et à présent, allez; il faut que j'écrive une lettre.

— Je m'en vais, je m'en vais, s'empressa le prince; seulement n'oubliez pas. — Soyez tranquille! — Ayant éconduit le prince Paul Petrovitch, Serge referma la porte et attendit. Une minute après, un frôlement s'entendit. "Vari! suit le couloir", calcula-t-il, et il sortit de manière à se heurter à elle sur le seuil de sa chambre.

— Varia, dit-il, je désire beaucoup te parler. — Pourquoi donc si mystérieusement? s'arrêta-t-elle en s'arrêtant. — Cela parut drôle même à Tchavroff. Comme c'est bête, pensa-t-il, personne ne m'empêche de lui parler; pourquoi donc m'étonner ainsi? — Que veux-tu de moi, demanda Varia d'un ton sérieux? Qu'est-il arrivé? Quelque désagrément? Mais parle donc... Sur son visage passa une expression de forte

inquiétude; sa voix se fit plus douce et perdit sa rigueur habituelle, son caractère presque édifiant.

— Entre chez moi, dit-il avec agitation — entre... si tu n'as pas peur. Elle entra, gardant toujours dans ses bons yeux la même expression d'inquiétude. — Comme elle est belle, pensa Tchavroff. Est-il possible qu'elle appartienne un jour à un autre que moi!

Il la prit par le main. — Vite, parle donc, répéta-t-elle, on va nous appeler à l'instant. Serge revint à lui: — Oui, oui, vite; voilà ce que... je voulais te dire; seulement ne t'étonne pas de ce que je te dirai; je me dépêche, parce que je suis tourmenté par des doutes... Vois-tu, j'ai beaucoup réfléchi, j'ai tout bien pesé, je me suis interrogé. Tu ne penses pas que c'est un entraînement d'un moment ou un mensonge. Je t'aime et je veux savoir si tu m'aimes, achève-t-il rapidement mais nettement.

Varia retira vivement sa main, rougit, puis sourit et lui mit les mains sur les épaules. — Es-tu drôle dit-elle; comme si je ne sens pas que tu m'aimes! Il y a longtemps que je l'ai remarqué. Est toi, est-ce que tu ne t'es aperçu de rien? Est-il nécessaire de tout te dire avec des mots? Serge, dans un transport de joie soudaine, vint la saisir dans ses bras, l'embrasser, mais elle se déroba. — Laisse, dit Varia, reprenant son air sérieux presque protecteur, tu vas toujours aux extrêmes. A bientôt! Elle partit; mais Tchavroff pouvait encore revenir à lui. — Elle m'aime, dit-il tout haut; et aucune pensée ne put s'exprimer ensuite clairement dans sa tête. Devant lui était la ravissante

image de Varia, il se rappelait son sourire, les notes arlentes qui résonnaient dans sa voix au moment où elle disait: "est-il nécessaire de tout te dire avec des mots."

Vite, vite, terminer ses études, faire son service militaire et ensuite épouser Varia. Puisqu'ils s'aimaient tous deux, personne ne pourrait s'opposer à leur mariage; pas même la princesse Anna Alexandrovna: Varia était aussi une Krouchine. Cela ne sera pas d'accord avec les conceptions de toute la clique aristocratique, une mésalliance... on dira qu'elle est pauvre? Non! Cela, on ne peut même pas le dire... Serge se souvint d'avoir entendu dire par quelqu'un que sa fortune se trouvait entre les mains de Paul Petrovitch, son tuteur. Par conséquent, rien ne pourrait faire obstacle. Quel bonheur immense et merveilleux!

S'il vous plaît, à table, vint le prévenir un vieux domestique fort correct. Serge entra dans la salle à manger, le visage tout rouge, et gagna rapidement sa place. Tous étaient déjà assis.

— Bonjour Serge! Bonjour, Serge! lui dirent ses sœurs. Il leur serra gaîment les mains et s'assit. Il se sentait si heureux, qu'il lui était même agréable de regarder ses sœurs. En face de lui était Nadia, une gentille blondinette aux yeux bleus et clairs, au visage extrêmement mobile. Ses yeux ne faisaient que courir de tout côté, donnant un air scrutateur à sa figure maigre et pâle.

A côté de Serge était assise Génia, tout le contraste de sa sœur. Elle avait dix-sept ans, mais elle avait l'apparence d'une femme complètement formée. C'était une belle brunette qui ressemblait extraordinairement à sa mère, mais avec sur sa figure, une expression de hardiesse juvénile qui lui ajoutait beaucoup de charme.

Toutes deux faisaient du bruit, criaient et, ordinairement, portaient fort sur les nerfs à Serge. — Comment se fait-il que personne ne les épouse, pensait-il souvent avec dépit, il serait du moins débarrassé d'elles. Quel dommage qu'elles ne fussent pas de riches parties ou des jeunes filles intelligentes, mais seulement des poupées parées!

Miss Lill, la gouvernante, bête et pleine de morgue, ressemblant à un citron pressé avec soin, était assise à côté de Nadia. Il la taquinait constamment; riait de sa manière de tenir chaque chose, le couteau, la fourchette; la contrefaisait avec des contorsions; la réduisait au désespoir par des attaques acerbes contre ses compatriotes et amenait la malheureuse Anglaise au point qu'elle aussi, mettant sa morgue de côté, commençait à le quereller.

— Je suis en retard, dit Serge en s'asseyant; excusez-moi, s'il vous plaît. Il regarda Varia — ne le félicitait-elle pas d'un regard pour sa politesse? — et remarqua avec joie son bon sourire.

— Que tu sois en retard, ce n'est pas un malheur, dit la princesse; mais je ne suis pas très satisfaite de ton frère. Il n'est pas encore venu aujourd'hui. Il y a longtemps qu'il lui a été dit qu'il doit, au moins une fois dans la semaine, le samedi, dîner chez nous. Vous m'étonnez, s'adressa-t-elle à son mari; il me semble qu'il est de votre devoir de le lui rappeler.